

Léon Trotsky

LA GUERRE DES PAYSANS EN CHINE ET LE PROLÉTARIAT

(LETTRE AUX BOLCHEVIKS-LENINISTES CHINOIS)

22 septembre 1932

Source : *Ecrits de Trotsky, tome 1 (1928-1940), éditions Marcel Rivière*  
1955

Source : Edition 1964 de Littérature et  
Révolution

Après une longue interruption, nous avons enfin reçu votre lettre du 15 juin. Il est superflu de vous dire combien nous nous félicitons de la résurrection de l'Opposition de Gauche chinoise, après la désorganisation apportée dans ses rangs par les persécutions policières.

Pour autant que l'on puisse juger d'ici avec nos informations tout à fait insuffisantes, la position exprimée dans votre lettre concorde avec la nôtre. L'attitude intransigeante envers les opinions démocratiques vulgaires des staliniens sur le mouvement paysan, ne peut évidemment rien avoir de commun avec une attitude passive et inattentionnée envers le mouvement paysan lui-même. Le manifeste de l'Opposition de Gauche internationale publié il y a deux ans (*Sur les perspectives et les tâches de la révolution chinoise*), appréciant le mouvement paysan des provinces du sud de la Chine, disait : " La révolution chinoise trahie, détruite, exsangue, montre qu'elle est vivante. Espérons que le temps n'est plus loin où elle lèvera de nouveau sa tête prolétarienne. " Et plus loin : " La large crue du soulèvement paysan peut incontestablement donner une impulsion à l'animation de la lutte politique dans les centres industriels. Nous comptons fermement là-dessus. "

Votre lettre montre que, sous l'influence de la crise et de l'intervention japonaise, la lutte des ouvriers des villes renaît sur le fond de la guerre paysanne. Dans notre manifeste nous écrivions sur ce fait, avec toute la prudence nécessaire : " Personne ne peut prédire d'avance si les foyers des soulèvements paysans se maintiendront sans interruption pendant toute la période prolongée dont l'avant-garde prolétarienne aurait besoin pour se renforcer, pour engager dans la bataille la classe ouvrière, et accorder sa lutte pour le pouvoir avec les offensives paysannes généralisées contre ses ennemis les plus immédiats. "

Actuellement, il semble que l'on puisse exprimer avec quelque certitude l'espoir qu'avec une juste politique on réussisse à lier le mouvement ouvrier, et d'une façon générale, le mouvement des villes, avec la guerre paysanne. Cela serait le commencement de la troisième révolution chinoise. . Mais pour l'instant, ce n'est là qu'un espoir, et non une certitude. Le principal travail reste à accomplir dans l'avenir.

Dans cette lettre je ne voudrais poser qu'un seul problème, en tout cas celui qui me semble avoir de beaucoup la plus grande importance et être le plus brûlant. Je vous rappelle encore une fois que les informations dont je dispose sont absolument insuffisantes, occasionnelles et fragmentaires. C'est avec plaisir que j'accueillerais toute information complémentaire et toute rectification.

Le mouvement paysan a créé son armée, a conquis un grand territoire, et l'a couvert de ses institutions. Au cas de nouveaux succès, – et nous souhaitons évidemment ces succès – le mouvement se heurtera aux centres citadins et industriels, et par là-même, se trouvera face à face avec la classe ouvrière. Comment se passera cette rencontre ? Sera-t-elle assurée d'un caractère pacifique et amical ?

Cette question peut sembler à première vue superflue. A la tête du mouvement paysan se trouvent des communistes ou des sympathisants ; n'est-il donc pas évident que les ouvriers et les paysans doivent, lorsqu'ils se rencontreront, s'unifier sous le drapeau du communisme ?

Malheureusement, le problème n'est pas si simple. Je m'appuierai sur l'expérience de la Russie.

Durant les années de la guerre civile, la paysannerie, dans différentes régions, créait ses propres troupes de partisans, et parfois même, naissaient des armées entières. Quelques-uns de ces corps d'armée se considéraient comme bolcheviks et étaient souvent dirigés par des ouvriers. D'autres restaient sans parti et avaient à leur tête le plus souvent d'anciens sous-officiers paysans. Il y avait aussi l'armée " anarchiste " sous le commandement de Makhno. Tant que les armées de partisans agissaient sur le revers de l'armée blanche, elles servaient la cause de la révolution. Certaines d'entre elles se remarqueaient par un héroïsme et une ténacité particulière. Mais, dans les villes, ces armées entraient souvent en conflit avec les ouvriers et avec les organisations locales du parti. Les conflits naissaient aussi lors de la rencontre des partisans et de l'armée rouge régulière, et dans certains cas, cela prenait un caractère aigu et morbide.

La rude expérience de la guerre civile nous a démontré la nécessité de désarmer les corps d'armée des paysans dès que l'armée rouge assumait le pouvoir dans une région débarrassée des gardes blancs. Les meilleurs éléments, les plus conscients et les plus disciplinés, s'intégraient dans les rangs de l'armée rouge. Mais la plus grande partie des partisans tentait de conserver une existence indépendante, et entraient souvent en lutte armée directe avec le pouvoir soviétique. Il en fut ainsi avec l'armée " anarchiste ", indirectement koulak par son esprit, de Makhno, mais pas seulement avec elle. De nombreux corps paysans, luttant fermement contre la restauration des propriétaires fonciers, se transformaient après la victoire en une arme de la contre-révolution.

Les conflits armés entre les paysans et les ouvriers, quelle qu'en soit l'origine dans les cas particuliers, que ce soit la provocation consciente des gardes blancs, le manque de tact des communistes, ou le concours malheureux des circonstances, avaient à leur base la même cause sociale : *la situation de classe et l'éducation différenciée des ouvriers et des paysans*. L'ouvrier aborde les problèmes sous l'angle socialiste ; le paysan sous l'angle petit-bourgeois. L'ouvrier tente de socialiser la propriété qu'il a reprise à ses exploiters ; le paysan, tente, lui, de la partager. L'ouvrier veut faire servir les châteaux et les parcs dans l'intérêt général ; le paysan, pour peu qu'il ne puisse les partager, est enclin à brûler les châteaux et à déboiser les parcs. L'ouvrier fait effort pour résoudre les problèmes à l'échelle étatique, et selon un plan ; mais le paysan aborde tous les problèmes à l'échelle locale, et se conduit d'une façon hostile envers le plan du centre, etc...

Il est évident que le paysan peut lui aussi s'élever jusqu'à un point de vue socialiste. Sous le régime prolétarien, une masse de plus en plus grande de paysans se rééduque dans l'esprit socialiste. Mais cela exige du temps, – des années, et même des décades. Si l'on n'envisage que la première étape de la révolution, alors les contradictions entre le socialisme prolétarien et l'individualisme paysan prennent souvent un caractère aigu.

Mais ce sont des communistes qui se trouvent à la tête des armées rouges chinoises. Cela n'exclut-il pas les conflits entre les corps paysans et les organisations ouvrières ? Non cela ne les exclut pas. Le fait que des communistes se trouvent individuellement à la tête des armées paysannes ne change en rien le caractère social de ces dernières, même si la direction communiste a une bonne trempe prolétarienne. Mais comment la situation se présente-t-elle en Chine ? Parmi les dirigeants communistes des corps de partisans rouges, il y a, sans aucun doute, pas mal d'intellectuels ou de semi-intellectuels déclassés qui ne sont pas passés par la sérieuse école de la lutte prolétarienne. Durant deux ou trois ans, ils vivent la vie des commandants et des commissaires de partisans. Ils commandent, ils conquièrent des territoires, etc... Ils s'imprègnent de l'esprit du milieu environnant. La plus grande partie des communistes du rang dans les corps de partisans rouges se compose de toute évidence de paysans qui, très honnêtement et sincèrement, se prennent pour des communistes, mais qui sont des révolutionnaires "paupérisés" ou des petits propriétaires révolutionnaires. Celui qui, en politique, juge selon les étiquettes et les dénominations, et non selon les faits sociaux, est perdu. Surtout lorsqu'il s'agit d'une politique qui se fait l'arme à la main. Le véritable parti communiste est l'organisation de l'avant-garde prolétarienne. En outre, la classe ouvrière de Chine se trouve depuis quatre ans dans une situation dispersée et asservie, et c'est seulement maintenant qu'apparaissent les symptômes d'une renaissance. Lorsque le Parti communiste, fermement appuyé sur le prolétariat des villes, essaye de commander l'armée paysanne par une direction ouvrière, c'est

une chose. C'est tout autre chose lorsque quelques milliers, ou même quelques dizaines de milliers de révolutionnaires qui dirigent la guerre paysanne, sont ou se déclarent communistes, sans avoir aucun appui sérieux dans le prolétariat. Or, telle est avant tout la situation en Chine. Cela accroît dans une grande mesure le danger des conflits possibles entre les ouvriers et les paysans armés. Dans tous les cas, les provocateurs bourgeois ne manqueront pas.

En Russie, à l'époque de la guerre civile, le prolétariat était au pouvoir dans la plus grande partie du pays. La direction de la lutte appartenait à un parti fermement trempé, et malgré cela, les corps de paysans, qui étaient incomparablement plus faibles que l'armée rouge, entraient souvent en conflit avec elle lorsque celle-ci avançait victorieusement sur le territoire des partisans paysans.

En Chine, la situation absolument désavantageuse des ouvriers est visible.

Dans les principaux centres de la Chine, le pouvoir appartient aux militaristes bourgeois. Dans d'autres districts, aux dirigeants des paysans armés. Le prolétariat, lui, n'a de pouvoir nulle part. Les syndicats sont faibles, et l'influence du parti parmi les ouvriers infime. Les corps des partisans paysans qui ont la pleine conscience de la victoire acquise sont couverts par l'I.C. Ils se nomment " l'armée rouge ", c'est-à-dire qu'ils s'identifient ainsi avec le pouvoir soviétique armé.

On voit que les éléments dirigeants de la paysannerie révolutionnaire de Chine s'attribuent par avance une valeur politique et morale qui, en réalité, appartient aux ouvriers chinois. Ne peut-il pas en résulter que toutes ces valeurs se retourneront à un moment donné *contre* les ouvriers ?

Il est évident que les paysans pauvres qui constituent la majorité en Chine, pour peu qu'ils réfléchissent politiquement, et ceux-là sont une infime minorité, désirent sincèrement et ardemment l'union et l'amitié avec les ouvriers. Mais la paysannerie, même armée, est incapable de mener une politique indépendante.

Occupant dans les circonstances actuelles une situation indéterminée et instable, la paysannerie peut au moment décisif, aller soit vers le prolétariat, soit vers la bourgeoisie. La paysannerie ne trouve pas facilement la voie vers le prolétariat, et elle ne la trouve qu'après une série d'erreurs et de défaites. Le pont entre la paysannerie et la bourgeoisie est constitué par la moyenne bourgeoisie citadine, principalement par les intellectuels qui interviennent sous le drapeau du socialisme, et même du communisme.

Les cercles dirigeants de l'armée rouge chinoise ont, sans aucun doute, réussi à se créer une psychologie de commandement. En l'absence d'un fort parti révolutionnaire et d'organisations de masses prolétariennes, il ne peut y avoir en fait de contrôle sur les cercles dirigeants. Les commandants et les commissaires apparaissent comme les maîtres incontestés de la situation et, en entrant dans les villes, ils seront avant tout enclins à regarder les ouvriers de haut en bas. Les revendications des ouvriers leur sembleront souvent inopportunes et mal venues. Il ne faut pas oublier aussi des " futilités ", comme celle-ci : dans les villes, l'Etat-major et toute l'organisation de l'armée ne s'installent pas dans les taudis prolétariens, mais au contraire, dans les meilleurs édifices de la ville, dans les maisons, et les appartements des bourgeois. C'est une raison qui peut pousser le sommet de l'armée paysanne à se considérer comme une partie de la classe " cultivée et instruite ", et non comme le prolétariat.

Ainsi, en Chine, des causes et des motifs d'une conflagration entre l'armée paysanne par son contenu et petite-bourgeoise par sa direction – et les ouvriers, existent. Et même toute la situation augmente considérablement les possibilités et même l'inévitabilité de tels conflits. Par là même, les chances du prolétariat se présentent dès le début moins favorablement qu'en Russie.

Du point de vue théorique et politique, le danger s'accroît d'autant plus que la bureaucratie stalinienne recouvre cette situation pleine de contradictions, par le mot d'ordre de la " dictature démocratique des ouvriers et des paysans ". Peut-on trouver un piège plus agréable extérieurement, plus perfide en son essence ? Les épigones réfléchissent non pas avec une compréhension sociale, mais avec des phrases toutes faites : le formalisme est le trait fondamental de la bureaucratie.

Les populistes (*narodniki*) russes reprochaient parfois aux marxistes russes leur ignorance de la paysannerie, leur aveuglement sur le travail à faire à la campagne, etc... A quoi les marxistes répondaient : " Nous soulevons et organisons les ouvriers du rang, et grâce à eux, nous soulèverons la paysannerie. Telle est la seule voie du parti prolétarien. "

Dans les années 1925-1927 de la révolution, les staliniens ont soumis directement et sans recours les intérêts des paysans à ceux de la bourgeoisie nationale. Dans les années de la contre-révolution, ils sont passés du prolétariat à la paysannerie, et ainsi, ont pris sur eux le rôle qu'assumaient chez nous les socialistes-révolutionnaires au temps où ils étaient un parti révolutionnaire. Si, durant ces dernières années, le Parti communiste chinois avait concentré son effort dans les villes, dans les centres industriels, dans les chemins de fer, s'il avait soutenu les syndicats, fréquenté les clubs de culture et les cercles, si, sans se séparer des ouvriers, il leur avait appris ce qui se passait au village, – la situation du prolétariat dans le rapport général des forces serait aujourd'hui beaucoup plus favorable. En fait, le parti s'est séparé de sa propre classe.

Justement pour cela, il peut porter en fin de compte un préjudice à la paysannerie, car, si le prolétariat est et reste dans l'avenir à l'écart, sans organisation et sans direction, alors la guerre paysanne, même en plein succès, s'enlisera.

Dans la vieille Chine, chaque victoire de la révolution paysanne se terminait par la création d'une nouvelle dynastie, avec, en outre, de nouveaux grands propriétaires. Le mouvement aboutissait à un cercle vicieux. Dans la situation actuelle, la guerre paysanne, par elle-même sans une direction immédiate de l'avant-garde prolétarienne, ne peut que donner le pouvoir à une nouvelle clique de la bourgeoisie, à un quelconque Kuomintang de " gauche ", à un "troisième parti ", qui en pratique se différencieront très peu du Kuomintang de Tchang-Kai-Chek. Et cela signifierait une nouvelle défaite des ouvriers due à l'arme de la " dictature démocratique ".

Quelles conclusions peut-on tirer de là ? La première conclusion est qu'il faut fermement et ouvertement regarder les faits en face. Le mouvement paysan est un grand facteur révolutionnaire dans la mesure où il est dirigé contre les gros propriétaires fonciers, les militaristes, les geôliers et les usuriers. Mais dans le mouvement paysan lui-même, il y a une très forte tendance réactionnaire et de propriétaires. Et à un certain stade la paysannerie peut se retourner contre les ouvriers, en ayant en outre les armes à la main. Celui qui oublie la double origine de la paysannerie n'est pas un marxiste. Il faut apprendre aux ouvriers du rang à différencier par des connaissances et des recherches " communistes " les processus sociaux réels.

Il faut suivre avec soin les opérations de l'armée rouge ", éclairer systématiquement aux yeux des ouvriers la marche, la signification et les perspectives de la guerre paysanne, et lier les revendications actuelles et les problèmes du prolétariat avec le mot d'ordre de la libération de la paysannerie.

Sur la base de vos propres investigations, de rapports et autres documents, il faut étudier avec ténacité la vie intérieure des armées paysannes et des corps d'armées dans les régions occupées par elle, dévoiler sur des faits concrets les tendances de classe contradictoires, et montrer clairement aux ouvriers quelles sont les tendances que nous soutenons, et quelles sont celles que nous combattons.

Il faut veiller avec attention à la coordination entre l'armée rouge et les ouvriers des petites localités sans perdre de vue même les plus petites discordances entre eux. Dans le cadre des conflits de villes et de rayons isolés, même très aigus, ces discordances peuvent sembler des épisodes locaux, mais, dans un développement ultérieur des événements, les conflits de classe peuvent s'étendre à l'échelle nationale, et mener la révolution à la catastrophe, c'est-à-dire jusqu'à une nouvelle destruction des ouvriers par les paysans armés trompés par la bourgeoisie. L'histoire de la révolution est pleine d'exemples semblables.

Dans la mesure où les ouvriers comprendront plus clairement la dialectique vivante des relations de classe entre le prolétariat, la paysannerie et la bourgeoisie, plus ils rechercheront sans hésitations des liaisons avec les couches paysannes les plus proches, et plus ils se dresseront ardemment contre les

provocateurs contre-révolutionnaires, tant dans le cadre des armées paysannes elles-mêmes, que dans les villes.

Il faut créer des unions syndicales, des cellules du parti, éduquer des ouvriers du rang, unifier l'avant-garde prolétarienne et l'entraîner dans la lutte.

Il faut s'adresser à tous les membres du parti officiel par des appels, et des demandes d'éclaircissements. Il est vraisemblable que les ouvriers communistes liés à la fraction stalinienne ne nous comprendront pas immédiatement. Les bureaucrates hurleront sur notre " sous-estimation " de la paysannerie, et même, s'il vous plaît, sur notre " hostilité " envers la paysannerie (Tchernov accusait toujours Lénine d'hostilité envers la paysannerie). Il est évident que de tels cris n'émouvront pas les bolcheviks-léninistes. Lorsqu'avant avril 1927 nous donnions les avertissements nécessaires contre le coup d'Etat inévitable de Tchang-Kaï-Chek, les staliens nous accusaient d'hostilité envers la révolution nationale chinoise. Les événements ont démontré qui a eu raison. Les événements apporteront de nouveau leur vérification. L'opposition de gauche peut apparaître trop faible pour impulser dans l'étape présente une direction aux événements dans l'intérêt du prolétariat. Mais elle est suffisamment forte dès maintenant pour montrer aux ouvriers la voie juste et, s'appuyant sur le développement ultérieur de la lutte de classes, pour démontrer aux yeux des ouvriers sa justesse et sa perspicacité politique. Ce n'est qu'ainsi que le parti révolutionnaire peut conquérir la confiance, croître, se fortifier, et se mettre à la tête des masses populaires.

Prinkipo, 22 septembre 1932.

**P. S.** Pour donner le plus de clarté possible à ma pensée, je noterai la variante théorique suivante, qui est fort plausible.

Supposons que l'Opposition de Gauche développe dans le plus prochain avenir un travail énorme et plein de succès au sein du prolétariat industriel et acquière en son sein une influence capitale. Le parti communiste officiel continue, pendant ce temps, à limiter toutes ses forces à "l'armée rouge" et aux rayons paysans. Arrive le moment où les troupes paysannes entrent dans les centres industriels et se heurtent aux ouvriers. Il n'est pas difficile de prévoir qu'ils opposeront hostilement l'armée paysanne aux " contre-révolutionnaires trotskystes ". En d'autres termes, ils se mettront à surexciter les paysans armés contre les ouvriers du rang. C'est ainsi qu'ont agi les S. R. russes et les mencheviks en 1917 ; ayant perdu les ouvriers, ils luttèrent de toutes leurs forces pour conserver leur appui unitaire, et envoyèrent les casernes contre les usines, le paysan armé contre l'ouvrier bolchevik. Kerenski, Tseretelli, Dan, baptisaient les bolcheviks si ce n'est du nom de " contre-révolutionnaire ", tout au moins " d'agents involontaires " ou " d'aides inconscients " de la contre-révolution. Les staliens s'embarrassent moins que quiconque de la terminologie politique. Mais les tendances sont identiques : une orientation hostile des paysans et en général des éléments petits-bourgeois contre les détachements du rang de la classe ouvrière.

Le centrisme bureaucratique, en tant que centrisme ne peut avoir une base de classe indépendante. Mais dans sa lutte contre les bolcheviks-léninistes, il est contraint de rechercher un appui à droite, c'est-à-dire dans la paysannerie et la petite-bourgeoisie, les opposant au prolétariat. La lutte des deux fractions communistes, les staliens et les bolcheviks-léninistes renferme ainsi en son sein, des *tendances* à se transformer en une lutte de classe. Le développement révolutionnaire en Chine *peut* développer ces tendances jusqu'au bout, c'est-à-dire jusqu'à la guerre civile entre les dirigeants de l'armée paysanne et l'avant-garde prolétarienne sous la direction des léninistes.

Si un tel conflit, par la faute des staliens, survenait, cela signifierait que l'Opposition de Gauche et la fraction stalinienne cesseraient d'être des fractions communistes mais seraient devenues des partis politiques hostiles l'un à l'autre, ayant une base de classe différente.

Une telle perspective est-elle inévitable ? Non, je ne le pense aucunement. Dans la fraction stalinienne (P.C. chinois officiel), il y a non seulement des paysans, c'est-à-dire des petits-bourgeois

mais aussi des tendances prolétariennes. Il est de toute première importance pour l'Opposition de Gauche de rechercher un rapprochement avec l'aile prolétarienne des staliniens, de lui développer les appréciations marxistes sur les " armées rouges " et en général sur la relation entre le prolétariat et la paysannerie.

Gardant son indépendance politique, l'avant-garde prolétarienne doit être inévitablement prête à réaliser l'unité d'action avec la démocratie révolutionnaire. Si nous ne sommes pas d'accord pour identifier les corps armés des paysans avec l'armée rouge, comme la force armée du prolétariat, si nous ne sommes pas enclins à fermer les yeux sur le fait que l'on couvre le drapeau communiste par le mouvement paysan d'un contenu petit-bourgeois, par contre, nous nous rendons parfaitement compte de la signification, de l'importance énorme du caractère démocratique-révolutionnaire des guerres de paysans, nous apprenons aux ouvriers à comprendre cette signification et nous sommes prêts à faire tout ce qui est en notre pouvoir, pour aboutir avec les organisations paysannes à un accord militaire nécessaire.

Notre tâche consiste, en conséquence, non seulement à empêcher tout commandement militaire et politique sur le prolétariat de la part de la démocratie petite-bourgeoise, s'appuyant sur les paysans armés, mais aussi à préparer et assurer la direction prolétarienne sur le mouvement paysan et, en particulier sur son "armée rouge".

Plus nette sera pour les bolcheviks-léninistes la compréhension de la situation politique et des tâches qui en découlent ; plus sera couvert de succès l'élargissement de leur base dans le prolétariat ; plus sera tenace la manière dont ils pratiqueront la politique du front unique envers le parti officiel et le mouvement paysan dirigé par lui, d'autant mieux ils réussiront à préserver la révolution du heurt plein de danger entre la paysannerie et le prolétariat ; non seulement ils assureront l'unité d'action nécessaire entre deux classes révolutionnaires, mais aussi ils transformeront leur front unique en un pas historique vers la dictature du prolétariat.

Prinkipo, 26 septembre 1932.